

Je suis chargée de vous le dire pas de vous le faire croire (Sainte Bernadette Soubirous)

I LE CHRISTIANISME M'A "TUER" (1)



Rome- Ruines du Forum

Selon l'histoire fabriquée, le christianisme aurait mis à profit la chute de l'empire romain pour enterrer la culture antique, provoquant une hébétude qui n'a pris fin qu'à la Renaissance. Mal en prit à Sylvain Gougenheim de la réfuter (*Aristote au Mont Saint-Michel* éd. Seuil). Pourtant, dans l'histoire vraie, ce sont les monastères qui transmettront le meilleur de la civilisation romaine. Cassiodore, fondateur du monastère de Vivarium (VI^e siècle) énumère dans ses *Institutiones divinarium et saecularium litterarum* les objectifs des bibliothèques monastiques : collecter des œuvres (« divines et séculières » !), non pour quelque autodafé mais pour les sauvegarder, les étudier, les copier, les traduire maintenant ce faisant l'usage de l'écrit qui régresse en même temps que les classes moyennes. Au XIII^{ème} siècle, la mythologie est assez connue pour que Bernard de Ventadour, troubadour de la « fin amor », soit compris quand il se compare à Narcisse dans son poème de l'alouette. Au XI^{ème} siècle, Bernard de Chartres, philosophe platonicien, résumait ainsi le rapport des hommes de son temps à la pensée antique : « *Nous sommes des nains montés sur des épaules de géants* ». Pas bigots pour un sou, les « nains » ne s'effarouchent pas que certains de ces « géants » soient païens. Il est vrai que, dans les contes, ils sont toujours pleins d'astuce. Prendre de la hauteur est un bon moyen pour voir plus loin.

Une prétendue « *redécouverte de la littérature, de la philosophie et des sciences de l'antiquité* » (Renaissance in Wikipédia) permet de raconter que vers le XIV^e l'activité cérébrale serait repartie. Soit une réanimation, genre Belle au bois dormant. En présence d'un coma dépassé de 1000 ans l'affaire tient plutôt de la résurrection et ressusciter n'est pas renaître. Au demeurant, le projet est déconcertant. Au VI^e siècle av. J.-C., Héraclite disait déjà « *tout coule, tout passe, on ne se baigne jamais deux fois dans la même eau d'un fleuve* ». Ne dit-on pas communément « cours de l'histoire » pour traduire que le train du monde est perçu comme une dynamique, une évolution incessante ? Etonnamment les humanistes prennent le parti de l'involution. En arrière toute vers un passé réputé indépassable. Arrêt sur image. Emporté par la romanolâtrie, Vasari, l'arbitre des élégances artistiques du XVI^e siècle, qualifie l'art gothique de « tudesque ». Il n'aime pas ? Soit, des goûts on ne discute pas mais une cathédrale nécessite des prouesses techniques jamais mises en œuvre par les Romains. Pourquoi tant de hargne ? Parce que « *la légende noire de l'histoire catholique est une création du XVI^e siècle, bâtie par les Réformés et les humanistes en délicatesse avec l'Eglise* » (Olivier Hanne auteur de *Le génie historique du catholicisme*, éd. l'Homme Nouveau - le Salon beige 01/02/17)

Dans l'histoire vraie, l'empire n'a pas sombré à la manière du Titanic. « *Moyen-âge, Renaissance, la magie des mots inventés* » écrit Jacques Heers (*Le Moyen-âge une imposture*, éd. Perrin). De fait, les historiens peinent à cerner cette prétendue rupture civilisationnelle. Une chose est sûre, elle ne date pas du 4 septembre 476, quand Odoacre, un chef germanique entré au service des Romains imposa au Sénat la déposition de Romulus Augustule. L'Occident n'a certes plus d'empereur mais depuis Dioclétien, l'empire romain a deux têtes. Respectueux des formes, Odoacre renvoie donc les insignes de la fonction impériale à Zénon empereur d'Orient et reçoit en retour le titre de patrice des Romains. Jusqu'à sa prise par les musulmans en 1453, Byzance, plus grecque que latine certes, se maintiendra néanmoins es qualité. Quant à l'Occident, morcelé en royaumes turbulents, la nostalgie de l'empire y reste assez vivace pour qu'en 800 le pape confère le titre d'empereur des Romains à Charlemagne roi des Francs. Entre l'Orient et l'Occident le rêve impérial et la religion chrétienne feront lien à travers les siècles. Relation tumultueuse, genre « je t'aime moi non plus », traversée de conflits politiques voire armés et de querelles théologiques qui n'empêcheront pas le pape de prêcher en 1454 une croisade pour délivrer Byzance des Turcs. Mais ceci est une autre histoire.

L'histoire vraie raconte l'effort de l'Occident pour prolonger la romanité sans Rome. Elle nomme Antiquité tardive cette période que la vulgate snobe, sans doute parce que le rôle de l'Eglise y est essentiel. La civilisation antique est une histoire de villes. Ravagées par les invasions, elles n'en restent pas moins, à l'abri de murailles, un lieu où grâce à l'Eglise subsiste un peu de l'ordre ancien. A Rome, l'Urbs par excellence, l'évêque, chef de l'Eglise (y compris en Orient jusqu'en 1204), endosse l'héritage impérial et en vient, comme saint Léon, à animer la résistance et à négocier avec les Barbares tout comme saint Aignan à Orléans, Sidoine Apollinaire à Clermont-Ferrand. A Séville, saint Isidore, (VI^e siècle) pacifie les problèmes successoraux du royaume wisigoth tout en rédigeant l'inventaire exhaustif (*Etymologies*) d'une culture classique bien vivante dans une Espagne où la vie intellectuelle est tout sauf comateuse. Par la force des choses l'antiquité s'attarde à travers une institution qui parle la langue de l'empire (son latin n'est plus celui de Cicéron mais les langues aussi évoluent n'en déplaise aux humanistes), qui prêche la religion pratiquée par les derniers empereurs et y convertit les envahisseurs. Lesquels ne furent pas vraiment des « chances » pour l'empire romain (Michel de Jaeghere *Les derniers jours*, éd. Les Belles Lettres) mais étaient généralement désireux d'adopter les catégories mentales et politiques romaines. « *La civilisation romaine n'est pas morte mais donne naissance à autre chose pour assurer sa survie* » (Pierre Grimal). Rien ne se perd, tout se transforme...

Faire passer le christianisme pour fossoyeur de Rome ne parut pas suffisant aux philosophes du siècle des Lumières qui ajoutèrent qu'il fut assassin. Telle est la triste *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain* selon Edward Gibbon qui se targue d'avoir minutieusement enquêté. A lire ses *Observations générales*, on comprend que ce n'est pas pour faire de l'histoire. Ce fin limier commence piano en incriminant juste un « *abus de christianisme* » (?) qui aurait gravement nui à la santé de Rome avant d'aller au cœur de l'affaire : « *la conversion de Constantin précipita la décadence* ». Pensez-donc ! le christianisme prêche « *la patience et la pusillanimité* », « *la soumission passive* » de sorte que « *un siècle servile et efféminé adopta facilement la sainte indolence (sic) de la vie monastique* ». Un monastère n'est qu'un « *asile ouvert par la superstition* » il ne peut être qu'un repaire de bras cassés. Elémentaire mon cher Watson ! L'ardeur de la « *chasse à l'infâme* » égare le procureur Gibbon. La journée monastique alterne oraison et travail pour une bonne raison au moins : les moines ne vivent pas de l'air du temps (pour une histoire vraie du monachisme à l'époque considérée, cf. Yvan Gobry *Les moines en Occident*, éd. Fayard tome 1). Impliquer le christianisme dans la débâcle morale de l'empire est un anachronisme grossier. Il est encore dans l'enfance quand Pétrone écrit le *Satyricon* et Juvénal ses *Satires*. Mais dira-t-on, l'empire d'Orient est plus largement christianisé. Comment peut-il survivre encore 1000 ans avec ce handicap ? Gibbon met tout bonnement aux poubelles de l'histoire « *ces princes dégénérés* » « *parés des vains titres de César et d'Auguste* » dérisoires souverains d'« *une seule ville qui ne conservait aucun vestige de la langue et des mœurs des Romains* ». Ô mânes de Justinien et de Théodose !

Selon Gibbon, les chrétiens ont de plus gaspillé « *sans scrupule* » l'argent public et privé « *aux usages de la charité et de la dévotion* ». Ils ont même commis des détournements de fonds : « *la paye des militaires était prodiguée à une multitude oisive des deux sexes qui n'avaient d'autres vertus que l'abstinence et la chasteté* ». Bon, là il faut arrêter. D'abord, dès que le pouvoir distingue les Chrétiens des Juifs, il va les persécuter (fin du I^{er} siècle). Ils ne sortiront des catacombes qu'au IV^{ème} siècle à peine plus de 100 ans avant la fin d'un empire où ils restent une minorité. Difficile de croire qu'ils aient eu beaucoup d'opportunités de détourner la solde des militaires (500 000 hommes sous Constantin, 70% du budget de l'Etat). Ensuite, priver de leur dû des légionnaires qui, à partir du 2^{ème} siècle, prennent l'habitude d'intervenir sans ménagement dans la vie politique eut été suicidaire. D'autre part les sociétés antiques pratiquent ce qu'on appelle l'évergétisme (http://www.persee.fr/doc/ahess_03952649_1978_num_33_2_293929). Elle impose aux notables, chrétiens ou non, de faire profiter la collectivité de leurs richesses. En finançant par exemple des monuments. Ou en distribuant du pain. Cette largesse est indispensable dans l'Italie impériale qui s'est spécialisée dans la culture de l'olivier dans de grandes exploitations n'employant que des esclaves. Pour son pain quotidien la plèbe dépend d'importations. La paix sociale nécessite aussi de la distraire. De nos jours encore le fameux *Panem et circenses* sert à résumer l'avachissement d'une société. La formule est de Juvénal qui, au I^{er} siècle, constate que « *le peuple romain - qui, à l'évidence, ne peut pas encore être infecté par le christianisme - soutient mal l'œuvre immense qu'acheva sa puissance* ».

Au mépris encore de la chronologie, Gibbon écrit « *les derniers débris de l'esprit militaire s'ensevelissaient dans les cloîtres* ». L'eau des bénitiers aurait donc éteint les mâles vertus des paysans du Latium qui, glaive d'une main, charrue de l'autre, firent la grandeur de Rome. Auguste, conscient de l'amollissement des citoyens romains avait demandé à Virgile d'exalter le destin providentiel de Rome (l'*Enéide*) et les charmes de la ruralité (*Les Bucoliques*) puis finit par y renoncer. « *Auguste dispensa les Romains d'Italie des fatigues de la guerre* » dit l'historien Hérodien. Or, tout ceci se passe avant la naissance du Christ. Ce n'est donc pas dans des « *cloîtres* » qui n'existent pas encore que se réfugient les « *débris* ». Désormais, l'empire va recruter son armée dans les provinces puis parmi les Barbares qu'il a autorisé à s'installer. Il y eut certes des chrétiens pour qui le métier des armes était incompatible avec l'Evangile. Courant minoritaire parmi une minorité (10% ? au plus 20% en Egypte ?) à qui le concile d'Arles donna tort en 314. Apparemment les engagés chrétiens ne manquèrent pas puisque les persécutions de Dioclétien (III^{ème} siècle) les visent tout particulièrement (les légionnaires de saint Maurice martyrisés en Suisse sont des chrétiens égyptiens). Malgré quoi Gibbon, non content de généraliser abusivement l'objection de conscience, passe à la calomnie pure et simple : « *l'attention des empereurs se détourna des*

camps pour s'occuper des synodes » alors qu'en vérité durant les invasions du IV^{ème} siècle les empereurs ne cesseront de monter au front. Dèce, Valens y mourront.

Reste une dernière accusation : les chrétiens ont subverti l'empire en refusant de rendre un culte à l'empereur. Toute société a besoin de communier autour de quelque chose pour assurer le vivre-ensemble. Dans un empire que les conquêtes avaient rendu très composite, Auguste avait institué un culte public à Jules César, son père adoptif, divinisé *post mortem*. Par la suite la tendance sera de diviniser les empereurs *ante mortem*. Les Chrétiens, qui, là-dessus, n'eurent pas droit aux dérogations consenties aux Juifs, ne pouvaient évidemment que s'y refuser et le payèrent au prix fort. Une fois encore le petit nombre de ces mauvais citoyens suffit à ramener à peu de chose leur éventuelle nuisance. Au demeurant, mettre au rang des dieux le détenteur du pouvoir va au-delà du culte du chef. Si c'est un problème pour la conscience des chrétiens, c'en est un aussi pour la raison. Objectivement, à l'exception des Antonins, les empereurs romains composent une assez belle galerie de monstres ou à tout le moins de soudards qui, appuyés par quelque légion, parviennent au pouvoir dans le bruit et la fureur et l'assassinat de leur prédécesseur. L'intelligence peine à concevoir après ça qu'ils sortent de la cuisine à Jupiter même si les dieux de la mythologie ne sont guère édifiants.

Arrivé à ce point, il est clair que *l'Histoire du déclin et de la chute de l'empire romain* est une histoire à dormir debout. Gibbon ne se soucie pas de vérité. Il veut juste faire « *l'instruction de [son] siècle* », dit improprement des Lumières, en lui montrant les dangers du christianisme. Certes, les historiens de profession ont fini par s'en apercevoir. Va-t-on échapper à la repentance ? Pas sûr car leurs travaux ne sortent guère des cénacles. De plus Gibbon a joui d'une longue faveur. Moyennant quoi, outre un certain courant de pensée qui lui trouve encore de l'agrément, les relents restent tenaces. Résultat : on passe à côté de la vraie morale d'une histoire où le christianisme n'a aucun rôle. Parmi les causes immédiates du déclin certaines sont « d'époque » : problèmes de transmission du pouvoir, aléas climatiques (III^{ème} siècle), épidémies (II^{ème}, III^{ème} siècles). D'autres par contre ont un goût de revenez-y indéniable : dépopulation, effondrement financier (V^{ème} siècle), invasions (IV^e siècle), panne sociale (en haut trop d'argent et de licence, une classe moyenne laminée par l'impôt, en bas trop d'esclaves). Plus fondamentalement, diviniser les détenteurs du pouvoir n'était pas la bonne recette. En s'étendant de l'Ecosse à l'Arménie l'empire était devenu ingérable. « *Tu te sens vaincue par le poids de l'Empire* » disait Juvénal. Pour le philosophe Léopold Khor « *Partout où quelque chose ne va pas quelque chose est trop gros* ». Olivier Rey s'est attaché à illustrer cette thèse (*Une question de taille* éd. Stock) et rappelle que politique vient de *polis*, cette cité dont Aristote tentait déjà de définir la taille souhaitable pour le bien commun. De quoi voir autrement ces organismes hypertrophiés et oppressants que nous impose une oligarchie avide de gouvernance mondiale. Plus dure sera la chute qui vient.

A. de P.